

La culture, socle de notre humanité

CONFÉRENCE-DÉBAT DU 25 OCTOBRE 2017

À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE **JOSEPH WRÉSINSKI** (1917 - 1988)
FONDATEUR DU MOUVEMENT INTERNATIONAL ATD QUART MONDE

PAR **HUGUETTE REDEGELD**, VOLONTAIRE-PERMANENTE DU MOUVEMENT INTERNATIONAL ATD QUART MONDE

« L'action culturelle est primordiale. Elle permet de poser la question de l'exclusion humaine d'une manière plus radicale que ne le fait l'accès au droit au logement, au travail aux ressources ou à la santé. »¹

Cette affirmation de Joseph Wresinski date de 1985, presque trente années après son arrivée dans le bidonville de Noisy-le-Grand en 1957. Elle a été forgée par un long compagnonnage avec des personnes et des familles vivant dans une grande exclusion.



Lorsque j'ai rejoint Joseph Wresinski dans ce bidonville, en août 1963, un foyer féminin avait déjà été construit avec les hommes du « Camp des sans-logis » comme était alors dénommé le bidonville. Le foyer était décoré avec des œuvres, offertes par des artistes de réputation mondiale comme Jean Bazaine, Joan Miro, Georges Braque et d'autres.

Dans une partie du foyer, d'une grande beauté, les femmes pouvaient utiliser des lave-linges dernier cri, indispensables dans ce camp où seulement six pompes à eau installées à l'extérieur desservaient plus de mille personnes.

Rapidement, grâce à des chantiers de jeunes et avec l'aide des habitants, d'autres créations suivirent, un « pivot culturel » doté d'une bibliothèque et d'un espace musical, pour les

enfants en âge scolaire, un « jardin d'enfants » pour les plus petits, un atelier de mécanique pour les adolescents.

Un Colloque intitulé « Ce que la misère nous donne à repenser. Autour de Joseph Wresinski » a été organisé au Centre Culturel International de Cerisy², en juin dernier. Suite à ce Colloque, Nathalie Sarthou-Lajus, a écrit dans la revue Etudes en septembre 2017 : « *Wresinski croyait en la culture, en son pouvoir d'humanisation et d'émancipation. Il croyait que la culture répond à un besoin vital : elle élève la personne quand la misère l'écrase et l'avilit. (...) Faire advenir un peu de beauté dans un camp de misère, c'est un premier acte de résistance.* »

Après cette brève introduction, je vais dans un premier temps m'arrêter sur la question suivante : Sur quels fondements Joseph Wresinski a-t-il développé sa conviction que la culture, la création sont des actes de résistance à l'exclusion ? Et j'actualiserai cette question avec deux exemples d'aujourd'hui.

Dans un deuxième temps, à partir d'exemples je dégagerai quelques-unes des conditions qui rendent possible et durables ces actes de résistance.

Et quelques propositions en conclusion.



La beauté, la culture et la création comme actes de résistance à la misère

Premièrement : Sur quels fondements est basée la conviction de Joseph Wresinski que la culture et la création sont des actes de résistance à la misère ? Et qu'en est-il aujourd'hui ?

L'histoire d'humiliations que Joseph Wresinski a vécues avec sa famille a laissé sur son corps et dans son âme des marques indélébiles.

Il y a l'histoire du piano.

Le père du petit Joseph, retourné vivre en Pologne, seul, envoya en France un piano pour que ses enfants apprennent à en jouer. L'arrivée de ce piano fit scandale dans le quartier. Des rumeurs circulèrent : Si ces gens-là ont un piano, c'est qu'ils ont de l'argent, pas besoin de les aider. Alors sa mère se sentit obligée de vendre le piano pour un prix dérisoire. En échange d'un secours, elle vendit une espérance.

Est-ce cela qui fit dire à Joseph Wresinski, bien des années plus tard : *« Je suis jaloux de ceux qui, dès leur enfance, ont appris à aimer la musique et la danse, l'art et la poésie. Je n'ai pas cette chance et toute ma vie, j'en ai souffert. Pouvoir l'offrir aux plus pauvres a été mon combat. » ?*

Il y a l'histoire du piano et il y a également l'histoire de la visite médicale. La secrétaire du cabinet annonça à voix haute, afin que toutes les personnes présentes dans la salle d'attente l'entendent bien, que la famille n'avait pas les moyens de payer la consultation comme tout le monde, et qu'elle dépendait de l'aide. Le petit Joseph resta marqué à vie par l'humiliation qu'il vécut ce jour-là avec sa maman.

Mais l'enfance de Joseph Wresinski n'a pas été faite que d'humiliations. Elle a été également forgée par des actes de résistance.

Sa maman s'insurgea devant l'instituteur qui ne voulait pas inscrire Joseph à l'examen du certificat d'études ; refusant cette injustice et convaincue de l'intelligence de son fils, elle décida de l'inscrire elle-même en auditeur libre. Et il réussit l'examen !

Il y eut aussi la proposition faite à la maman, pour la soulager lui avait-on dit, de placer Joseph dans une institution d'apprentissage pour « orphelins ». Après hésitation, dans un

sursaut d'indignation, madame Wresinski refusa : « Mais non, tu n'es pas orphelin. On est une famille, on va résister ensemble ».

Ce ne sont là que quelques exemples. Dans ses écrits, interviews, ou conférences, Joseph Wresinski n'a cessé de s'expliquer sur ce qui, dès son enfance, a modelé sa vision de la vie et qui l'a conduit, d'étapes en étapes, jusqu'au bidonville de Noisy-le-Grand.

Son itinéraire fait comprendre pourquoi la culture, au sens large du terme, a constitué pour lui le socle à partir duquel et sur lequel peuvent se déployer les autres domaines de la vie : l'habitat, la santé, l'éducation, la formation, l'emploi, la participation. Son itinéraire fait comprendre pourquoi il a, d'emblée, placé la culture au cœur de toute son action contre la misère. Aujourd'hui on dirait : la culture au cœur de l'indivisibilité des droits de l'homme.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Avec deux exemples, je vais actualiser cette conviction de Joseph Wresinski que la culture libère et transforme les personnes vivant dans la pauvreté, encourageant d'autres à se transformer elles aussi.

Nelly Schenker est une femme originaire de Suisse ; elle a connu une vie de grande exclusion. Écrire a été pour elle une sortie du silence : ce sont ses mots.

« L'idée d'écrire ma vie, raconte-t-elle, est née au moment où nous vivions sous tente avec nos enfants. Une amie m'avait dit alors : « Il y a des gens d'ATD Quart Monde qui disent que tu devrais écrire. Quelque chose est entré en moi mais c'était bizarre ! Tu as besoin d'aide et on te parle d'un livre ! T'as pas de lait pour tes enfants, t'as froid, pas de toit... Je n'ai rien compris. A quoi cela pouvait-il servir ? Alors j'ai laissé reposer ces paroles en moi.

Puis, bien plus tard je me suis dit : Mais oui, peut-être que, si j'écris tout ça, les gens comprendront à quel point j'ai besoin d'aide.

J'ai commencé à écrire un livre sur ce que j'ai vécu avec ma mère dans une très grande pauvreté. Quand tu peux parler et écrire sans gêne, sans retenue, sans honte, alors la confiance mûrit en toi. Quelle force de pouvoir montrer son vrai visage, sans masque ! Écrire, m'exprimer, cela m'a réveillée, cela m'a donné

une autre conscience. Avant je dormais, non, plus que ça, j'étais dans un cauchemar. Je subissais ma vie. Aujourd'hui ce livre de ma vie est né. Avec les amis qui m'ont accompagnée dans l'écriture, nous sommes en tournée pour le présenter. »

L'histoire serait incomplète si je ne disais pas que madame Schenker a pris des cours de dessin et des cours de peinture ; elle est devenue une artiste dont les œuvres sont exposées.

Sortir du silence, c'est aussi ce qu'ont osé faire des membres du Mouvement ici au Luxembourg, à travers ce magnifique livre que je vous invite à découvrir si vous ne le connaissez pas encore : « Vivre en famille, c'est notre espoir. » Ce livre a été écrit pour faire bouger les choses, comme espère le faire Nelly avec son propre écrit.



Deuxième exemple.

Louise est une mère de famille qui a vécu dans la rue, en France. Dans une toute récente interview à la radio, elle raconte son combat. Alors qu'elle cherchait à emprunter des livres dans des bibliothèques, elle recevait à chaque fois la même réponse : « Vous êtes sans domicile fixe, nous ne pouvons pas vous prêter de livres ». Jusqu'au jour où à la bibliothèque du Centre Georges Pompidou à Paris, une personne lui dit : « Asseyez-vous, vous pouvez emprunter un livre. » A la question de la journaliste, « Qu'est-ce que vous cherchiez dans les livres à l'époque où vous étiez à la rue ? », Louise répond : « Je cherchais à m'évader. Quand vous lisez un livre, vous oubliez vos problèmes. Je ne veux pas dire qu'ils ne sont pas là, mais j'avais besoin de livres ». La culture peut aider à s'en sortir demande alors la journaliste ? « Pour moi, oui, j'ai oublié que j'étais dans la rue et que le soir il fallait que je trouve un endroit où dormir avec mon fils ».

La journaliste insiste : « Le livre, sans faire de violon, vous a sauvé la vie ? » -- « Oui, répond Louise, si je n'avais pas pu lire, je m'enfonçais, c'était fini, je me laissais mourir. Oui, la lecture me nourrissait. Je voudrais montrer au grand public que la lecture est quelque chose de

capital au même titre que la nourriture et que les couvertures. La lecture est pour tout le monde. »

Pour Joseph Wresinski, l'action culturelle au sens large du terme a représenté un acte de résistance à la misère et à l'exclusion. Aujourd'hui, pour Nelly, pour Louise, et pour bien d'autres personnes à travers le monde, l'enjeu reste le même : résister en se construisant en tant que personne, en gagnant en estime de soi, en créativité, en révélant ses valeurs, en développant ses potentialités. Et cela, personne, quelle que soit sa situation, ne peut y parvenir seul.

Quelques conditions qui rendent ces actes de résistance possibles et durables

Cela m'amène à la deuxième partie de mon exposé, c'est-à-dire à une présentation de quelques-unes des conditions, qui, à mon avis, sont nécessaires pour faire de la culture un acte de résistance durable contre la misère. Ces conditions sont liées entre elles. Cependant, au regard de l'action, il est utile de les identifier séparément.

a) Une première condition est celle de la présence aux côtés des personnes obligées à vivre dans la misère.

François Jomini est instituteur de formation et volontaire permanent d'ATD Quart Monde. Il a animé pendant plusieurs années une bibliothèque de rue à la capitale du Honduras, en Amérique Latine, dans le quartier particulièrement mal considéré où il habitait avec sa famille. Ces années lui permettent d'affirmer que le temps le plus fondamental, avant de démarrer quelque action que ce soit, est celui de la présence. Être là au quotidien, partager le quotidien de la vie, se connaître, se confronter, s'approprier comme le demandait le renard au petit prince dans le livre de Saint Exupéry, réfléchir ensemble.

La présence, défend François, est le premier moment de l'action. C'est un temps de présence « sans projet », de présence « gratuite » pourrait-on dire, mais un temps indispensable pour mener par la suite des actions au plus proche des réalités et de les enraciner sur un long terme. C'est un temps indispensable pour

« prendre le temps » de construire le consensus que personne ne soit laissé de côté. Pourtant, peu de gens comprennent cela ou l'acceptent. Souvent, les financeurs refusent de prendre en compte ce temps de présence qu'ils considèrent comme un temps inactif, un temps sans action. Faire évoluer cette idée reste un défi.

L'exemple de Dona Carlota, dans un autre pays, éclaire un peu différemment le sens de la présence. Un jour, Dona Carlota se décida à prendre pour la première fois de sa vie un livre dans ses mains. Dit ainsi, cela peut paraître anodin mais en regardant de plus près les conditions de vie de la famille et le parcours de cette mère de sept enfants, on comprend qu'il aura fallu une longue présence des animateurs de la bibliothèque de rue avant que ne s'établisse une base de confiance suffisamment forte pour que Dona Carlota ose imaginer que, les livres, c'est pour elle aussi et pas seulement pour les enfants. *“Peut-être aurai-je le temps de le lire”*, avait-elle en commençant par emprunter un petit livre ; elle prit peu à peu goût à la lecture. Par la suite, au fil des mois, une fois par semaine, les animateurs allaient la saluer et lui remettre de nouveaux livres.

Je donne la parole à l'un de ces animateurs : «C'était un véritable jour de fête dans la maison. A la porte apparaissaient peu à peu tous les enfants : ils disposaient les livres à terre et nous nous asseyions. Dona Carlota prenait le temps d'accompagner les plus petits dans la recherche du livre qui les captiverait le plus, elle prenait le temps de susciter l'intérêt des plus grands et de veiller à ce que tout le monde ait un livre qui lui convienne pour la semaine. Nous savions qu'au cours de la semaine, elle lirait à ses plus jeunes enfants le livre que chacun avait choisi, et qu'elle échangerait aussi avec les plus grands au sujet de ce qu'elle était en train de lire. La famille au complet se rassemblait autour des livres. »

Ainsi, pour Dona Carlota le temps passé en famille autour de la lecture n'était pas vain. Elle constatait avec fierté que ses enfants s'exprimaient avec beaucoup plus d'assurance, plus facilement, qu'ils avaient une meilleure estime d'eux-mêmes.

Cela aurait-il été possible sans une présence continue des animateurs de la bibliothèque de

rue, cela aurait-il été possible sans les efforts et la conviction de Dona Carlota ? Je ne le pense pas.

b) Une deuxième condition est celle d'inscrire les actions dans la durée.

Les deux précédents exemples mettent déjà en lumière l'importance de la durée. Dans tous les lieux où nous sommes présents, un constat s'impose : il faut un long temps de compagnonnage, de vie partagée lorsque cela est possible, d'actions menées ensemble pour que les personnes, et en particulier celles qui vivent de plein fouet l'exclusion et le rejet, osent exprimer, avec leurs mots, avec leurs mains, dans des créations, ce qui les anime, ce qui les maintient debout, ce qui leur permet de nouer des liens de fierté et non de subir des liens de dépendance.

Les actions dont je parle visent la libération des personnes elles-mêmes ; elles visent aussi à les mettre en lien, en « communauté de liens » avec d'autres personnes : pour se rencontrer, se découvrir, agir, créer, réfléchir et se transformer ensemble.

C'est ce qui se passe dans les bibliothèques dans la rue, dans les champs, selon les lieux. C'est ce qui passe lors des colportages de livres ou d'œuvres d'art. C'est ce qui se passe dans les Universités populaires Quart Monde ; dans des ateliers de théâtre, d'écriture, dans des ateliers de broderie, de fil de fer ou de poterie, dans des chorales ou encore dans des découvertes de la nature ou des activités sportives.

Ces actions mettent en scène des acteurs d'origines et de milieux différents qui portent la conviction que tout être humain est doté d'intelligence et d'esprit. Elles visent à ouvrir vers la société, vers d'autres liens, vers d'autres sphères économiques, sociales, spirituelles, culturelles, vers des musées, vers des marqueries, des ateliers de soufflage de verre, vers des expositions, vers des spectacles, vers des usines, dans des événements publics comme la célébration de la Journée mondiale du refus de la misère, le 17 octobre.

Car sans un objectif tourné vers l'extérieur, ces actions seraient dangereuses ; elles représenteraient un enfermement supplémentaire, elles renforceraient l'exclusion. Et développer des liens dans la société, cela

demande du temps : de la part des personnes qui ont un long passé d'exclusion, de la part des personnes qui ne connaissent pas la misère et aussi de la part des institutions.



Je vais prendre un dernier exemple, au Luxembourg, qui souligne la nécessité d'inscrire les actions dans la durée. L'équipe ici a cherché avec des personnes en situation précaire comment contribuer aux Objectifs du développement durable (ODD) adoptés récemment par l'ONU. L'action culturelle s'est révélé être un vecteur puissant pour s'associer à ce défi d'actualité. Après plusieurs rencontres, parfois individuelles et aussi en groupe, est née la proposition d'exprimer leur contribution sous une forme artistique, par la réalisation de céramiques. Les participants ont parlé de leur vécu : être obligés de vivre avec très, très peu, ne rien jeter, ne pas vouloir dépendre des autres. Ils ont visité des expositions, un musée rural, ils se sont rendus dans la forêt – certains n'avaient jamais mis les pieds dans une forêt -, ils ont découvert la diversité des arbres, du sol, terre argile au nord, terre rocheuse rouge au sud, les odeurs, les oiseaux, le silence. Ces découvertes ont enrichi leurs connaissances, les ont aidés à affiner leur pensée. Une conscience a pris forme peu à peu : nous sommes partie prenante des enjeux du monde.



Il aura fallu presque deux ans pour convaincre les participants, souvent confrontés à des situations difficiles, de participer, pour solliciter leur avis, indispensable, pour se mettre ensemble, pour imaginer ensemble des créations ! Cette aventure n'est pas terminée ; il faut souligner qu'elle a mis en route d'autres personnes, par exemple un guide de musée, un garde forestier, et d'autres.

Sans durée, est-il possible de bâtir des liens de réciprocité et de devenir ensemble créateurs de nouveaux liens ? Je ne le pense pas.

c) Une troisième condition est celle de rencontrer les aspirations des personnes.

Je vais, pour l'illustrer, parler de Jacqueline Page et des habitants de la cité du Château de France à Noisy-le-Grand dans la région parisienne, une cité qui était en attente de démolition, avec beaucoup d'appartements murés les uns après les autres. Une ambiance désespérante.

Artiste peintre et volontaire permanente d'ATD Quart Monde, Jacqueline avait choisi d'y vivre pour témoigner, pensait-elle, des injustices subies et aussi du courage des habitants. Sa présence prit une tournure qu'elle n'avait pas prévue. Un soir, Sophie, une petite fille de trois ans et demi, sonna à sa porte et lui demanda de pouvoir peindre. C'est à partir de cette demande inattendue qu'une action d'envergure se mit en route.

Jacqueline anima alors des ateliers de peinture dehors, dedans, le soir, le matin, selon les coups de sonnettes des enfants, leurs désirs, selon ses disponibilités et ses forces aussi.

Un papa se mit à dessiner et à peindre. Ses travaux furent exposés.



Avec des enfants et leurs parents, les parpaings et les murs de la cité en décomposition furent colorés.

Une maman demanda de l'aide pour décorer son appartement de frises de fleurs et de roses. Une autre voulut des toiles représentant des scènes festives.

Plusieurs parents commandèrent le portrait de leurs enfants. Jacqueline explique que pendant cette période de grande créativité, il y eut aussi des fêtes et des concerts improvisés, de grande qualité.

Une exposition " *Les beautés de la petite cité* " fut réalisée et officiellement présentée. Au bout du compte, cette exposition n'illustrait pas les injustices, les violences et autres réalités difficiles toujours vécues par les habitants.

L'exposition représentait un hymne à la joie, à l'aspiration, à la générosité, à la créativité. Elle

témoignait que l'émerveillement est une base solide pour tout changement.

d) Une quatrième condition est celle de s'unir contre l'intolérable par le partage des savoirs et des créations artistiques.

S'unir contre l'intolérable, c'est ce qu'ont vécu des détenus au Camp pénal de Bouaké, en Côte d'Ivoire. Lorsqu'il les rencontra, Joseph Wresinski leur demanda de s'unir pour lutter contre la misère dans laquelle ils vivaient. Comment faire, se dirent-ils, alors que dans la prison, il n'y a que suspicion et violence extrême ?

Sur place depuis un certain temps Simone Viguié, infirmière et volontaire permanente d'ATD Quart Monde, leur parla alors des clubs du savoir et de la solidarité dont le moto est : "Que ceux qui savent quelque chose apprennent à ceux qui ne savent pas". Les détenus se demandèrent : « Mais qu'est-ce qu'on a à apprendre en prison ? Ici, on cherche avant tout à manger, à survivre. »

Simone amena des craies dans la prison. En écrivant sur les murs, et même sur les portes des cellules, certains détenus commencèrent à apprendre à lire à d'autres qui ne savaient pas lire. D'autres se mobilisèrent : « Moi, je sais faire du théâtre ». « Plus le club grandissait, plus l'unité grandissait, » explique un ancien détenu. « C'est à travers ce quotidien, que nous avons commencé à comprendre vraiment ce que nous avait demandé le père Joseph. »

Après l'alphabétisation, après le théâtre, d'autres talents se découvrirent.

Lors d'une des visites annuelles de la Ministre de la Justice au camp pénal, Simone Viguié lui confia : on aimerait offrir une sculpture à la Basilique de Yamoussoukro. Un des détenus avait en effet formé d'autres à réaliser des sculptures en bois. Grâce à ce savoir transmis année après année, les hommes avaient repris confiance en eux et une maquette de statue fut montrée au recteur de la Basilique.

Quelques visites plus tard, une statue de la Vierge d'un mètre soixante, appelée « Notre Dame de tout le monde » fut présentée à la Ministre. Celle-ci s'exclama : « Qu'elle est belle ! On peut la mettre dans la Basilique ». La statue fut donc installée dans la Basilique en

présence des hommes du camp pénal et des autorités politiques et religieuses du pays, en février 1992.

Aujourd'hui, avec le recul du temps, l'ancien détenu analyse : « C'est à partir de là que le regard de l'administration pénitentiaire, des autorités et des surveillants a changé. Nous-mêmes, on a commencé à croire en nous. C'est une grande fierté pour nous de savoir que tous les gestes que nous avons posés, cette solidarité que nous avons bâtie, elle vit toujours. »

« Nos chaînes sont tombées en créant ce club du savoir. Notre groupe a fait la démonstration que quand les gens se mettent ensemble, les choses peuvent changer. »

Au Luxembourg, les exemples de créations réalisées ensemble et qui changent les choses ne manquent pas.

Il suffit de passer la porte de la Maison Culturelle Quart Monde à Beggen, pour découvrir des créations artistiques originales, des créations qui tissent des liens entre les personnes, qui ouvrent de nouveaux liens vers la société.

En témoigne aussi la Table de la solidarité, ici au Centre culturel de rencontre Abbaye de Neumunster qui touche chacun d'entre nous dans son humanité. « J'ai mis la main sous la table, explique une personne du Quart Monde : c'est l'endroit



où personne ne va regarder. Si on veut arriver à quelque chose, il faut regarder partout, à toutes les places. La plupart du temps, la pauvreté est cachée dans les coins, elle n'est pas visible. Les pauvres, ils ne doivent pas se cacher. »

En conclusion

Nous avons choisi comme intitulé de cette conférence-débat « La culture, socle de notre humanité ».

Dans un premier temps, j'ai brossé à très grands traits l'itinéraire de Joseph Wresinski qui fait comprendre pourquoi il a ancré son action

contre la misère sur le socle de la culture – et j'ai illustré par deux exemples ce qu'il en est aujourd'hui.

Dans un deuxième temps, sur la base d'exemples, j'ai nommé quelques-unes des conditions nécessaires pour rendre durables des actes de résistance à la misère fondés sur la culture :

- 🌀 reconnaître le temps de présence comme une action en soi,
- 🌀 inscrire l'action dans la durée,
- 🌀 rencontrer les aspirations des personnes,
- 🌀 s'unir contre l'intolérable.

Ces conditions ne sont pas exhaustives bien sûr.

Rien de ce que j'ai partagé n'a pu se réaliser sans l'engagement de personnes de tous horizons, des personnes connaissant la pauvreté ou non, des personnes aux talents et aux compétences diverses.

C'est pourquoi j'aimerais terminer ma présentation sur un appel à l'engagement.

Il y a plusieurs formes d'engagement.

Un acte possible dès ce soir serait celui d'ajouter – si vous ne l'avez déjà fait - votre signature et votre message aux milliers des personnes qui dans le monde disent « Stop à la pauvreté».

www.stoppauvrete.org

Une autre forme d'engagement est de contribuer financièrement, selon ses possibilités. Les adhésions, dons, subventions, sont indispensables pour mener les actions, pour soutenir le développement du Mouvement au Luxembourg et ailleurs. Elles sont l'expression d'un accord avec les options du Mouvement.

Les membres du Mouvement, au Luxembourg, ont besoin que de personnes les rejoignent, des personnes de tous bords et de tous talents. Pourquoi ne pas envisager d'offrir de votre temps, selon votre disponibilité ? Toutes les mains ne sont-elles pas utiles pour transformer le monde ?

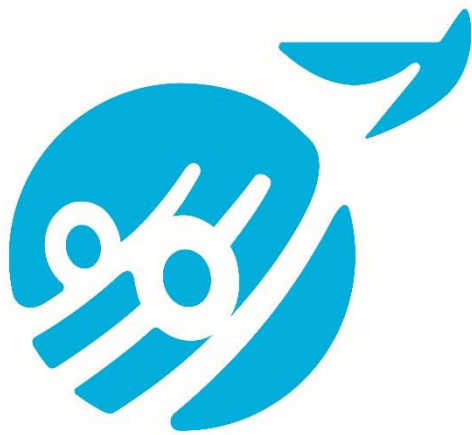
Et pour terminer, j'aimerais lancer un appel pour que des personnes rejoignent pour un plus long temps le volontariat international ATD Quart Monde. C'est une option de vie qui vaut la peine.

Alors, oui, je crois fondée et intemporelle cette réflexion de Joseph Wresinski par laquelle j'ai commencé ma présentation :

« L'action culturelle est primordiale. Elle permet de poser la question de l'exclusion humaine d'une manière plus radicale que ne le fait l'accès au droit au logement, au travail aux ressources ou à la santé. »

¹ Intervention au Colloque « Culture et pauvretés » organisé par M. Antoine Lion, chargé de mission au ministère de la Culture et le Centre Thomas More à l'Arbresle, les 13 et 14 décembre 1985, publiée dans les Cahiers Wresinski, n° 7, février 2004, Editions Quart Monde, Paris. Page 40

² Le Centre Culturel International de Cerisy, situé à 50210 Cerisy-la-Salle, France, a pour mission de favoriser les échanges entre artistes, intellectuels et savants de tous pays.



ATD QUART MONDE

Mouvement ATD Quart Monde Luxembourg

Maison Culturelle . 25, rue du Beggen . L-1221 Luxembourg

Tél : 43 53 24 . fax : 42 61 62 . e-mail : atdquamo@pt.lu

www.atdquartmonde.lu